

Concordance sur Maurice  
4/11/1979

Anatoli Vichnevski

### Chapitre 3. BOURGS SANS BOURGEOIS

Pétersbourg, Iekaterinbourg, Orenbourg... Quelle idée Pierre le Grand et Catherine II poursuivaient-ils lorsqu'ils ajoutaient des terminaisons allemandes aux noms des villes russes? Leur auguste plume était-elle guidée par une germanophilie secrète ou bien par d'autres raisons beaucoup plus profondes?

Nous disons: *péter(s)bourgets, orenbourgets*. Ce qui donne en français *pétersbourgeois, orenbourgeois*. Bourgeois signifie citadin et, en même temps, quelque chose de plus, une appartenance à une couche sociale particulière, étrangère à la société rurale, ayant ses propres activités, son mode de vie, etc. N'était-ce pas ce à quoi rêvaient les tsars réformateurs, désireux d'orienter la Russie sur la voie du développement bourgeois moderne, de contribuer à l'apparition de couches moyennes, les bourgeois? Il y a de fortes chances qu'il en était ainsi.

La tâche, toutefois, n'était pas des plus aisées. On ne pouvait la résoudre sans passer par l'urbanisation, autrement dit, la transformation de la société rurale en société urbaine. Cette transformation se faisait difficilement. Comme tous les autres processus de modernisation, elle était pleine de contradictions internes aussi bien dans la Russie prérévolutionnaire qu'en URSS: chaque tentative de se rapprocher des sociétés urbaines occidentales s'accompagnait d'une autre allant dans le sens inverse, ce qui conférait à tout le mouvement un caractère douloureux, incohérent.

Et pourtant c'est l'urbanisation qui est devenue, vraisemblablement, le maillon central de la modernisation de la société soviétique. Les villes "sont devenues finalement le moteur principal de la transformation sociale - et bientôt aussi probablement politique - la plus importante de la Russie"<sup>1</sup>. Mais elles révélèrent aussi le point faible principal de l'élan réformiste, le manque de maturité de la société urbaine soviétique.

#### 1. L'urbanisation tardive.

Comme pour tout le reste, l'urbanisation dans l'ancienne Russie s'effectua avec un grand retard. Au XIXe siècle, les sociétés rurales de l'Europe occidentale se transformèrent rapidement en sociétés urbaines. L'Angleterre venait en tête, et encore dans les années 1840, F. Engels en parlait comme d'un pays "ne ressemblant à nul autre" avec une population qui "représente une tout autre nation avec des moeurs et des besoins différents du passé"<sup>2</sup>. En 1920, les villes qui comptaient 20000 habitants et plus absorbaient déjà 64% de la population de l'Angleterre, celles de

---

1. Lewin M. La grande mutation soviétique. La Découverte, Paris, 1989, p 50.  
2. Engels F. La Situation de la classe laborieuse en Angleterre.

100000 habitants et plus - 50% de la population<sup>3</sup>. Mais à cette époque, l'Angleterre, bien que se maintenant toujours en première ligne, avait perdu néanmoins son caractère exclusif. En Allemagne, la part de la population des villes de 20000 habitants et plus était de 40%, 37% en France, 49% en Belgique, 45% en Hollande<sup>4</sup>.

Il n'existait rien de pareil en Russie. Cette dernière avait pris un grand retard sur l'Occident par les rythmes de son urbanisation. Certes, les villes se développaient là aussi. Mais elles ne purent très longtemps acquérir une portée économique suffisante et les fonctions politiques et militaires reléguèrent au second plan les fonctions commerciales et industrielles. Il en résulta que vers la seconde moitié du XVIIIe - première moitié du XIXe siècle, au moment où l'Occident était à la veille de connaître une véritable explosion des villes, le rythme de l'urbanisation en Russie se ralentit au contraire, et la part des villes dans la population du pays et son potentiel commercial et industriel se réduisirent<sup>5</sup>.

La situation ne se modifia qu'au cours de la seconde moitié du XIXe siècle après l'abolition du servage. La campagne commença à refouler la population, elle comptait de plus en plus de gens prêts à rompre, à la première occasion, sous l'effet de la tentation ou de la nécessité, avec l'état de paysan, à changer d'occupation, à quitter leur village natal. L'exode rural revêtait des formes très diverses mais elles se regroupaient toutes d'une façon ou d'une autre autour d'un mouvement essentiel: la migration dans les villes.

Les circonstances incitant les paysans à quitter leur village natal et à chercher leur bonheur ailleurs sont bien connues, elles ont été maintes fois décrites, et il n'y a aucune raison, semble-t-il, de les examiner en détails. C'est tout aussi bien le manque de terre, la surpopulation agraire, les séquelles des rapports d'esclavage, entravant les droits civiques, y compris économiques des paysans, la stagnation générale de la vie rurale, l'inefficacité de l'agriculture traditionnelle. Un nombre toujours plus grand de paysans en prenait conscience à mesure qu'ils entraient en contact avec d'autres modes de vie et de gestion de l'économie.

Il existait une issue importante pour les paysans russes, ukrainiens, biélorusses des régions surpeuplées de la Russie européenne, la possibilité de se rendre sur les terres colonisées, souvent désertes ou faiblement peuplées. C'étaient soit les régions périphériques "proches" du sud et de l'est de la Russie européenne, telles les provinces de Novorossia, Astrakhan, Orenbourg,

---

3. Growth of the world's urban and rural population, 1920-2000. UN, New York, 1969, p. 98, 100.

4. Ibid.

5. Mironov B. N. Les villes russes en 1740-1860: évolution démographique, sociale et économique. Léninegrad, 1990, p. 231-233 (en russe).

Samara et Oufa soit le Caucase du Nord, la Sibérie, l'Extrême-Orient, les steppes de l'Asie Centrale. Ils pouvaient continuer à y travailler la terre, à s'occuper d'activités agricoles. Les paysans mirent largement à profit cette possibilité. En 1897, les régions essentielles de colonisation agraire furent peuplées par 5 millions de personnes venues d'autres provinces dont 3,8 millions des localités rurales (14% de la population rurale de ces régions)<sup>6</sup>. Des millions de ruraux partirent vivre sur ces nouvelles terres et cela affaiblissait, certes, l'afflux des paysans dans les villes.

Cela l'affaiblissait sans pour autant l'interrompre. L'installation sur de nouvelles terres attirait, en premier lieu, ceux qui ne voulaient pas renoncer à leur exploitation habituelle semi-naturelle, à leur mode de vie, et qui n'étaient pas prêts à le faire. Mais il y avait également à la campagne un grand nombre de paysans qui étaient sortis d'une façon ou d'une autre du cadre du travail agricole traditionnel, qui avaient été en contact avec le "monde de l'argent", qui s'étaient enrichis ou, au contraire, ruinés. Ils connaissaient déjà d'autres voies qui leur semblaient plus accessibles, plus attrayantes. Ils étaient tous ou presque tous liés à des activités urbaines, gagnaient de l'argent en travaillant dans la ville. Les tentations étaient elles aussi typiquement urbaines. Quoi qu'il en soit mais dans la seconde moitié du XIXe siècle, le flux des paysans dans la ville s'amplifia.

Le mouvement vers la ville des paysans revêtait deux formes: le travail saisonnier (*otkhozhie promysly*) lorsque le paysan restait d'une façon ou d'une autre rattaché à la campagne, gardait ces attaches, et le départ définitif dans les villes.

Le travail saisonnier est une ancienne tradition de la campagne russe remontant à l'époque de l'esclavage quand l'ancien joug de la corvée était peu à peu remplacé par les redevances. Mais à l'époque de la réforme, le travail saisonnier retrouva un second souffle. En 40 ans de la période qui suivit la réforme, le nombre de passeports intérieurs de courte durée (d'un délai d'un an) délivrés aux paysans - ils servaient d'autorisation officielle pour aller travailler ailleurs - a augmenté (pour mille habitants) de 3,5 fois. En plus on délivrait mais beaucoup plus rarement des passeports de plus longue durée<sup>7</sup>.

Il faut, néanmoins, noter que malgré cette progression rapide, le travail saisonnier n'était pas un phénomène global tout en étant considérable même à la fin du XIXe siècle, comme le représente parfois P. Ryndziounski, par exemple, qui affirme que "dans toute la partie européenne de la Russie, le travail saisonnier

---

6. Tikhonov B. V. Migration en Russie dans la seconde moitié du XIXe siècle. Moscou, 1978, p. 47 (en russe).

7. Ibid., p. 211-212.

représentait près du tiers du peuple travailleur"<sup>8</sup>. Le tiers, c'est tout de même la minorité, mais étaient-ils vraiment le tiers? A en croire les statistiques concernant les passeports que nous avons déjà mentionnés, au cours de la dernière décennie du XIXe siècle, il ne pouvait être question de la participation au travail saisonnier que d'un peu plus de 10% de la population rurale, soit tout au plus 10 millions de personnes. La population rurale de la partie européenne de la Russie à l'âge actif (15-59 ans) s'élevait à 60 millions de personnes<sup>9</sup> et c'était justement le "peuple travailleur" de la campagne. La part des saisonniers n'est donc que 16-17%, ce qui n'est pas le tiers, mais seulement un sixième.

Le travail saisonnier jouait un double rôle. Il préparait, certes, le départ des paysans dans les villes et incitait un grand nombre d'entre eux à rompre définitivement avec la campagne faisant d'eux des citoyens accomplis. Mais il ralentissait aussi cette transformation. On pouvait continuer à vivre en ayant des gains à la ville tout en restant paysan et propriétaire d'un lopin de terre, ce qui fait que de nombreux paysans - que ce soit délibérément ou poussés par les circonstances, ne se pressaient pas de faire le dernier pas, de rompre définitivement avec la terre. Cette situation intermédiaire ne pouvait durer indéfiniment, le nombre croissant des saisonniers (mi-paysan - mi-citadins) jetait les fondements de l'accroissement futur de la population citadine. Mais au début, elle a pu freiner cet accroissement.

Selon les données du recensement de 1897, 47% des citoyens de l'Empire russe (sans la Pologne et la Finlande) et 48% des citoyens de la partie européenne de la Russie n'étaient pas originaires des lieux, ils étaient venus, dans leur majorité, des villages et campagnes russes. Une partie d'entre eux était encore des ruraux, des "saisonniers" qui ne résidaient que temporairement dans les villes. Toutefois, "le nombre de personnes enregistrées dans le recensement de 1897, résidant temporairement dans les villes, était peu nombreux: il ne représentait, à quelque exception près, qu'un pourcentage très faible de l'effectif des non originaires de la ville"<sup>10</sup>. Il était, par exemple, 4,7% à Pétersbourg, 3 à Moscou, 2,5 à Odessa, 6,1 à Kiev, 2,4 à Iekaterinaslav, 1,8 à Rostov-sur-le-Don, 2,9% à Ivanovo-Vosnessensk, etc.<sup>11</sup>.

Le nombre des citoyens, et donc aussi de ceux qui n'étaient pas originaires de la ville, mais qui s'y

---

8. Ryndziounski P. G. Les paysans et les villes dans la Russie capitaliste de la seconde moitié du XIXe siècle. Moscou, 1983, p. 107 (en russe).

9. Rachine A.G. La population de la Russie pendant 100 ans. Moscou, 1956, p. 267 (en russe).

10. Tikhonov B. V. Op. cit., p. 59

11. Ibid.

étaient établis, est probablement sousestimé. A la fin du XIXe siècle, il y avait en Russie, surtout dans les gouvernements industriels du centre, Oural, Donbass, etc., un grand nombre de centres industriels devenus en fait des villes mais qui n'étaient pas reconnus juridiquement comme tels. La part de ceux qui étaient, encore hier, des natifs de la campagne était, en règle générale, très élevée mais cela n'est pas reflété dans le recensement. Il existait aussi d'autres causes pour sousestimer le nombre des citadins.

Toutefois les chiffres exacts ne sont pas si importants pour nous, l'essentiel est de se représenter l'ordre de grandeur. Même si l'on est très critique à l'égard des données du recensement et qu'on y apporte tous les correctifs possibles, le nombre des originaires de la campagne, qui vivaient en fait dans les cités urbaines, dépassait à peine 8, tout au plus 9 millions de personnes.

L'établissement dans la ville ne signifiait pas que l'on pouvait faire automatiquement partie d'un des ordres de la ville, cela n'était pas accessible, et de loin à tous les paysans. Aussi le nombre de personnes, paysannes de leur état, peuplant les villes, ne faisait-il que grandir. Il augmenta de 4,6 fois de 1858 à 1897. Le nombre de personnes appartenant à d'autres ordres ne s'accrut que de 53%<sup>12</sup>, et cet accroissement était dû, de surcroît, en partie aux paysans qui avaient accédé à l'ordre de bourgeois (*métchane*) ou de marchand (*kouptsy*). Et même en tenant compte de cet immense accroissement en 1897, 6,5 millions de citadins (38,8% de l'effectif global)<sup>13</sup>, 5,2 millions (43,5%) dans la partie européenne de la Russie<sup>14</sup> se rapportaient à l'ordre paysan en 1897 dans les limites de l'empire russe. Ces données montrent une fois de plus que les évaluations citées précédemment des ruraux devenus des citadins au début du siècle ne sont pas, en tous les cas, sousestimées.

Huit à neuf millions de paysans installés dans les villes c'est, certes, un chiffre important. Dans la seconde moitié du siècle passé, l'exode rural en Russie a été beaucoup plus important que les migrations liées à la colonisation agraire. De plus il y a eu, sans aucun doute, un afflux accru de paysans dans les villes à la fin du siècle. Et, néanmoins, il ne faut, vraisemblablement, pas surestimer l'ampleur de l'exode rural à cette époque. La population rurale de l'Empire russe sans la Pologne et la Finlande comptait en 1897 102 millions de personnes. Les paysans qui avaient quitté la campagne étaient moins de 10%, disons même 10% de la population rurale qui n'avait pas bougé. Le départ de ces 10%, qui s'était échelonné, de surcroît, sur des dizaines d'années, pouvait-il sérieusement ébranler "les assises" de la vie paysanne?

---

12. Ryndziouński P. G. Op. cit., p. 212.

13. Rachine A.G. Op. cit., p. 122.

14. Ryndziouński P. G. Op. cit., p. 212.

Les gens de l'époque semblaient le penser. C'était un sujet d'inquiétude pour les uns qui déplorait constamment l'abandon et le dépérissement de la campagne, le préjudice causé aux principes séculaires. D'autres, au contraire, approuvaient l'affranchissement de "l'idiotie de la vie rurale", y voyaient le gage des changements sociaux ardemment désirés. La foi en la révolution prolétarienne future s'appuyait notamment sur l'idée du dépérissement de la campagne qui était allé très loin.

Le débat entre les partisans et les adversaires des "assises" (*oustoi*) se poursuit aujourd'hui encore. Mais si on s'en tient aux faits, l'exode rural, dans les décennies qui ont précédé la révolution, n'est pas si important du point de vue des critères actuels. A la veille de la révolution, les ruraux représentaient encore la majorité absolue de la population du pays. L'inquiétude des contemporains n'était pas, certes, vaine. Dès cette époque, l'océan de la vie populaire des paysans était considérablement touché par la pourriture et la désagrégation. Il n'était pas encore refoulé de ses rivages, mais son souffle n'était plus aussi profond et puissant qu'avant.

Si la campagne dépérisait, c'est que les villes s'engraissaient. La vie russe sortait de plus en plus du cadre de la campagne. On assistait à l'apparition de nouvelles villes, même si elles n'étaient pas d'emblée reconnues par les autorités et par les statistiques. L'industrie se développait, les foires étaient supplantées par les bourses de commerce et des valeurs, le capital bancaire croissait. La population urbaine augmentait en fonction de l'apparition de nouvelles activités.

Selon les données de A. Rachine (tableau 3.1), la population urbaine de la Russie avait plus que triplé, étant passée à 16 millions de personnes au cours d'environ cinquante ans de la période prérévolutionnaire.

Les publications officielles soviétiques évaluent depuis longtemps l'effectif de la population urbaine de 1913 - dans les limites des frontières de l'URSS après 1945 à 28,5 millions de personnes, et sa part à 17,9%<sup>15</sup>. Il est fort possible qu'elles suivent les statistiques d'avant la révolution, qui, de l'avis de Rachine<sup>16</sup> et de certains autres démographes avaient tendance à exagérer l'effectif de la population. Si l'on accepte les données officielles, la croissance pourrait être un peu plus grande que sur le tableau. Les frontières avant la révolution et après la dernière guerre ne coïncidant pas tout à fait, les différences ne sont pas très importantes.

Ajoutons encore quelques mots sur la croissance de la population dans les grandes villes. De l'avis de B. Mironov, le ralentissement du rythme de l'urbanisation à

---

15. Voir par exemple: Résultats du recensement de 1959. URSS (Tome général). Moscou, 1962, p. 13.

partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle était, en partie, compensé par l'expansion des grandes villes. La part de leurs habitants dans la population de la Russie était presque au même niveau que dans les pays européens<sup>17</sup>. Prenons les villes incontestablement grandes comptant au moins 100 000 habitants. En 1811, il n'y en avait que deux en Russie - Pétersbourg et Moscou, trois avec Odessa, apparue en 1863. Mais en 1885, seulement un peu plus de 20 ans plus tard, on comptait déjà en Russie 13 villes de 100 000 habitants, 19 en 1897 et 29 en 1914<sup>18</sup>. Pétersbourg et Moscou étaient devenues des villes d'un million et plus d'habitants d'après le recensement de 1897.

Lénine trouvait dans l'accroissement des villes en Russie "l'expression la plus nette" de l'accroissement de la population commerciale et industrielle à laquelle il accordait une très grande importance<sup>19</sup>. Il avait, certes, toutes les raisons de parler de l'accroissement rapide des citadins, de "la croissance immense des grands centres industriels"<sup>20</sup>, etc. Mais là comme dans bien d'autres cas, se pose la question de savoir ce que représente cette "croissance immense". Si le propriétaire d'un kopeck trouve un autre kopeck, il voit doubler sa fortune, c'est une croissance immense. Mais cela ne signifie nullement qu'il soit devenu riche.

La Russie s'est engagée dans l'époque de la réforme avec une population urbaine très réduite. En cinquante ans, elle a au moins triplé, mais le pays n'en est pas devenu pour autant un pays urbain. L'expansion des villes semblait alors à beaucoup contre nature pour un pays comme la Russie, les grandes villes étaient perçues comme une exception ne pouvant convenir à la rigueur qu'à une capitale. Andreï Biély ironisait dans son roman "Pétersbourg": "Notre empire de Russie est constitué d'une multitude de villes, villes capitales, chefs-lieux de gouvernement, chefs-lieux de district, chefs-lieux déchus... Et Pétersbourg se distingue d'elles toutes de manière frappante... Les autres villes russes ne sont au fond qu'un misérable tas de bois... Or, si vous continuez à soutenir cette légende des plus absurdes, l'existence d'un million et demi de Moscovites, il faut reconnaître que la capitale est Moscou, car il n'y a que les capitales qui aient un million et demi d'habitants; tandis que dans les chefs-lieux de province, on n'a jamais vu, on ne voit jamais et on ne verra jamais un million et demi d'habitants"<sup>21</sup>.

Il y avait tout lieu d'ironiser. Au cours de tout le XIXe siècle, l'effectif et la part des habitants des

---

16. Rachine A.G. Op. cit., p. 25.

17. Mironov B. N. Op. cit., p. 234-235.

18. Rachine A.G. Op. cit., p. 99, 104-110.

19. Lénine V.I. Le développement du capitalisme en Russie. Oeuvres, Paris-Moscou, 1969, t. 3, p. 591.

20. Ibid., p.

21. Bely A. Pétersbourg, M., p. 23-24. (en russe).

viles augmentait sans cesse en Russie, et au début du XXe siècle, de nombreux Russes savaient déjà très bien ce qu'était une ville, surtout une grande ville. Néanmoins, selon les critères mondiaux, la vie urbaine en Russie était encore peu développée. A la veille de la Première Guerre mondiale, la grande majorité de la population de Russie, 80-85%, était rurale.

## 2. L'explosion urbaine.

Au cours de la révolution et de la guerre civile, les villes ont connu la misère et la famine, et une partie des citadins ont cherché leur salut dans la campagne nourricière, ce qui fait que la part de la population urbaine s'est même réduite. S'il faut croire les données officielles (on est bien obligé de faire ces réserves), elle était de 15,3% en 1920, de 16,2 en 1922 pour atteindre seulement en 1926 son niveau d'avant-guerre, soit 17,9%<sup>22</sup>. Toutefois, l'année 1929, "l'année du Grand Tournant" approchait.

Il existe plusieurs évaluations de l'ensemble de la population et de la population urbaine de l'URSS du début de 1929 au début de 1939 dans les frontières d'avant 1939. Certaines d'entre elles sont indiquées sur le tableau 3.2.

Dans la dernière colonne du tableau, on trouve les évaluations récemment parues de l'effectif de la population dans les années trente. Elles ont été faites à partir de l'utilisation d'une information inaccessible autrefois, notamment du recensement "réprimé" de 1937 et qui révèle l'inexactitude des données publiées auparavant. Il est vrai que les données du recensement de 1937, qui se sont conservées, ne sont, vraisemblablement, pas non plus irréprochables. Selon les chiffres cités dans une des publications, la part de la population urbaine d'après ce recensement était de 32%<sup>23</sup>. Toutefois, les auteurs d'une autre publication des résultats du même recensement se sont abstenus de préciser l'effectif de la population urbaine en 1937 "à cause des différences considérables de ces données dans différents tableaux se trouvant dans les archives. Il n'existait pas à l'époque de critères précis d'après lesquels on rattachait telle ou telle localité à une catégorie urbaine... On ne saurait exclure les ordres d'en haut dont l'objectif était de montrer les succès de l'industrialisation"<sup>24</sup>.

Il est encore plus difficile après cette remarque de juger de l'ampleur véritable de l'urbanisation dans les années 30. Néanmoins les différences dans les évaluations

---

22. La population de l'URSS. 1987. Annuaire statistique. Moscou, 1988, p. 8.

23. Recensement de la population de l'URSS de 1937. Résultats sommaires. Institut de l'histoire de l'URSS. Moscou, 1991, p. 60-61.

24. Résultats du recensement de toute l'Union de 1937. In: Recensement de la population de 1937. Histoire et matériaux. Goskomstat de l'URSS Série "Histoire des statistiques", fasc. 3-5 (partie II), Moscou, 1990, p.66.

sur le tableau 3.2 ne sont pas si importantes pour que l'on mette en doute l'aspect général des changements démographiques au cours de cette période. Même s'il s'agit d'une "fourchette" de plusieurs millions de personnes, l'accroissement très rapide de la population urbaine frappe l'imagination. En quatre ans, de 1929 à 1933, l'accroissement représentait de 12 à 13 millions de personnes et 27 à 28 millions en dix ans, de 1929 à 1939. Soit même 25 millions, si on tient compte du désir de "montrer les succès de l'industrialisation". De toutes façons c'est beaucoup plus qu'au cours des 50 années d'avant la révolution.

Il en est de même pour les grandes villes. Des 29 villes de cent mille habitants que comptait la Russie la veille de la Première Guerre mondiale, il n'en restait plus que 24 en 1926 (en furent exclus Riga, Vilnius et Kichinev qui se retrouvèrent en dehors des frontières du pays, ainsi que Tomsk et Vitebsk dont l'effectif de la population était tombé à moins de cent mille). Mais vinrent s'ajouter 7 villes qui avaient dépassé la centaine de mille dont Sverdlovsk, (Iekaterinbourg), Novossibirsk, Voronej, Tver, Staline (anciennement Youzovka, par la suite Stalino et après Donetsk), Vladivostok, Samarkand. Ainsi, on comptait en 1926 dans les frontières d'alors 31 villes d'au moins cent mille habitants. Et en 1939, il y en avait déjà 89! Sept d'entre elles apparurent grâce à l'extension des frontières en 1939 (Riga, Lvov, Vilnius, Tallinn, Kaunas, Kichinev, Tchernovtzi) mais 51 - grâce à la croissance impétueuse de leur population.

Et ce n'était que le début. Entré en mouvement, le pays ne s'est pas arrêté jusqu'à présent. C'est comme si on avait actionné une énorme pompe déplaçant sans cesse des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants de la campagne à la ville, transformant les ruraux en citadins.

Certains eurent de la chance et devinrent des citadins uniquement parce que leur village s'était transformé, pour une raison ou pour une autre, en ville ou en "localité de type urbain" et ils n'eurent aucun besoin de quitter leurs lieux natals. Mais la plupart ne sut l'éviter. L'océan rural s'ensablait rapidement. La population urbaine poussait comme des champignons. Le tableau 3.3 est une brève chronique de cette croissance.

En cinquante ans, toute la population de l'URSS a augmenté de 94,5 millions, la population urbaine, de 127,5 millions - il va sans dire aux dépens de la campagne dont la population s'est réduite de 33 millions de personnes. En 1990, l'effectif de la population rurale sur le territoire proche de celui de l'ancien Empire russe était presque le même que cent ans auparavant alors que l'ensemble de la population avait augmenté de 2,3 fois. Mais cela concernait l'ensemble du pays. Dans les limites de sa partie européenne et de la Sibérie où étaient concentrés il y a cent ans environ 85% de la population rurale, elle s'est réduite de 23 millions

de personnes. Dans la Fédération de Russie, sa part dans l'ensemble de la population est tombée à 26% .

La population urbaine croissait mais c'était celle des grandes villes qui augmentait le plus vite (voir le tableau 3.4). A la fin des années 80, on comptait au moins 60% de citadins dans les villes de cent mille habitants.

Les chiffres cités sont impressionnants et il donne, semble-t-il, toutes les raisons d'affirmer que dans les années 80 la société soviétique est devenue une société urbaine vu que les deux tiers de la population du pays étaient des citadins. En réalité, tout n'est pas si simple.

### 3. L'urbanisation à travers les générations.

La part de la population urbaine a franchi la limite des 50% en 1962, à l'époque des réformes khrouchtchéviennes. La société urbaine n'est ni pire ni meilleure que la société rurale, elle est seulement différente, elle est régie par d'autres règles. Les statistiques auxquelles nous nous référons, montrent, que le pays serait passé au stade urbain de développement, ce qui a exigé un changement de règles. Tel était le sens caché des réformes dont n'étaient peut-être pas tout à fait conscients les réformateurs eux-mêmes. Si cela est vrai, alors l'échec des réformes est un hasard historique, la conséquence des intrigues de personnages ambitieux, comme Brejnev et son entourage, alors que la société était tout à fait mûre pour ces changements.

Mais il existe peut-être une autre optique, que ce ne serait pas un hasard, que la société n'était pas tout simplement encore mûre. C'est ce que veut montrer le tableau 3.5 réalisé d'après les données des recensements de 1897, 1926, 1939, 1959, 1970, 1979 et 1989. On y voit la part des citadins à différents âges pour une série suffisamment grande de générations nées dans l'Empire russe ou en URSS.

Même les cohortes qui sont nées les dernières décennies du siècle passé, étaient, essentiellement, des ruraux, des paysans de souche et ils le sont restés presque toute leur vie. Ce n'est qu'à un âge avancé, une fois vécue la période la plus active de leur vie, qu'une grande partie des hommes de cette génération est devenue urbaine, ou plutôt ils sont venus finir leurs jours après de leurs enfants ayant déjà pris racine dans les villes.

Mais à l'époque de leur jeunesse, après toutes les guerres et les révolutions de la seconde décennie de notre siècle, le pays était resté paysan. D'ailleurs pas pour longtemps désormais. La campagne des années 20, qui commençait à retrouver sa stabilité et à s'enrichir, ne pouvait même pas se représenter dans ses plus terribles cauchemars "la carrière urbaine" vertigineuse qui attendaient les générations nées dans les premières décennies du siècle. Parmi ceux qui ont

commencé à vivre en 1910-1920, il n'y avait pas plus de 10 à 15% de citoyens de naissance. Mais dès leur plus jeune âge, un grand nombre d'entre eux a été entraîné dans le courant des migrations dans les villes, car le boom de la migration de leurs parents dans les années vingt-trente a coïncidé avec leur enfance. Les années quarante-cinquante ont été pour eux une période de leur propre migration. Aussi, à un âge avancé, 50% et même plus de cette génération étaient-ils des citoyens. Au cours des quarante premières années de la vie de ceux qui sont nés dans les années vingt, près de la moitié de cette génération et, pour être plus précis, de sa partie qui a survécu au cours de cette période, a déménagé dans les villes.

C'est ainsi qu'a été décidé d'avance le déroulement ultérieur des événements. Dans les générations plus jeunes, la part de ceux qui naissaient dans les villes grandissait rapidement, dans les générations des années 1940, le processus de "dépaynnisation" se ralentissait déjà manifestement. Elles étaient à l'origine plus urbaines car près du tiers de leur effectif initial était des citoyens de souche. Et au cours des quarante premières années de leur vie, encore près de 40% de natifs des campagnes sont devenus des citoyens, soit beaucoup moins que dans la génération des années vingt.

Dans la génération des années cinquante-soixante, la part de ceux qui sont nés dans les villes était si élevée (elle se rapprochait peu à peu de la moitié) que pour elles la migration à la même échelle des originaires de la campagne dans la ville devint quasiment impossible. Et enfin dans la génération des années soixante, la part de ceux qui étaient nés dans les villes dépassait (pour la première fois en 1968) le nombre de ceux qui étaient nés à la campagne.

Nous pouvons à présent comparer les données "transversales" et "longitudinales". La part des citoyens en URSS en 1990 était de 66%. Mais dans quelle mesure étaient-ils réellement "urbains"? Parmi les sexagénaires du pays, on ne comptait pas plus de 15 à 17% de citoyens de souche. Ils étaient déjà 40% parmi les quadragénaires, et plus de la moitié parmi les jeunes de 22 ans et moins. Mais ces derniers ne sont que 37% de l'ensemble de la population, soit une minorité. On ne saurait dire donc aujourd'hui non plus que nous sommes devenus une société réellement urbaine. Nous sommes encore dans la majorité des citoyens appartenant à la première génération, qui sont à moitié ou au trois quarts citoyens et à moitié ou au quart paysans. Nous sommes tous presque inévitablement "transitoires", déracinés, marqués par le sceau de la marginalité. De plus, nos enfants en sont marqués aussi, dans une certaine mesure.

Et néanmoins, les changements sont immenses. Près de 60% de tous les enfants dans l'ex-URSS (et 70% en Fédération de Russie) naissent dans les villes et sont élevés dans ces villes et éduqués par elles. Cette part

ne fera que grandir, les citadins de souche deviendront sous peu la majorité absolue dans beaucoup d'anciennes républiques de l'URSS. Ce changement quantitatif règle-t-il tous les problèmes liés à l'achèvement de l'urbanisation et à sa contribution à la modernisation de la société postsoviétique?

#### 4. Urbanisation façon rurale.

En Europe occidentale, la croissance quantitative rapide des villes aux XIX-XXe siècles a été précédée par des siècles d'ascension qualitative, elle était un des pivots centraux de la formation d'un nouveau type de société. Pour reprendre les paroles de Braudel, dès le XVe siècle, les villes en Occident s'imposaient aux campagnes, soumettant à leur pouvoir les arrondissements par les marchés urbains. "Les prix industriels montaient alors que baissaient les prix des produits agricoles. Ainsi, les villes prenaient le dessus"<sup>25</sup>. En l'espace de quelques siècles, l'influence des villes a transformé la société de l'Europe occidentale, de sorte que leur croissance quantitative à des époques plus proches de nous s'est avérée être préparée et n'a fait que renforcer leur suprématie. A cette période, les villes ont modifié la composition sociale de leur population, elles ont créé un mode de vie particulier, ont formé le tiers-état et ont donné naissance, en fin de compte, à la société urbaine fondamentalement différente par son mode d'existence de la société rurale.

Il n'existait rien de semblable dans les villes russes. A la fin du premier tiers du XIXe siècle Tchaadaïev écrivait: "dans les villes nous ressemblons à des nomades, nous sommes pires que des nomades gardant les troupeaux dans nos steppes, car eux au moins étaient plus attachés à leurs déserts que nous à nos villes"<sup>26</sup>. On sent dans les paroles de Tchaadaïev le regret du faible développement de la vie urbaine en Russie. Toutefois dans l'ensemble l'opinion russe d'alors et même après était plutôt hostile aux villes; elles semblaient étrangères à la Russie. Les vieilles protestations qu'elles soulevaient rappellent parfois une parodie. Kireevski écrivait à Pogodine: "Nous devrions souhaiter..., que le gouvernement... interdise l'implantation de fabriques dans l'enceinte des villes et surtout des capitales si elles peuvent, avec le même succès, s'installer à quelques verstes des portes de la ville"<sup>27</sup>. Quant à Federov, philosophe religieux de la fin du XIXe siècle, il exigeait, en général, de renoncer aussi bien aux villes qu'aux fabriques. "Une limitation de l'afflux de la population rurale dans les villes (sépulcres de tout ce qui est vivant) n'est pas suffisante... Il faut absolument procéder, dans le but de

25. Braudel F. Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV-XVIIIe siècle. T. 2; Les jeux de l'échange. Paris, 1970, p.

26. Tchaadaïev P. Oeuvres complètes et lettres choisies. T 1., MoscouM., 1991, p. 324.

sauver la terre, à un recrutement annuel des gens dans les villes pour les transférer à la campagne et à la périphérie en installant des productions artisanales pour remplacer les fabriques"<sup>28</sup>.

Kireevski, Fedorov sont des slavophiles, des "potchvenniki". Mais des motifs analogues se font entendre dans un autre camp. Ogarev, tout en étant occidentaliste, juge sévèrement l'Occident où "la ville a englouti tout". "La situation de l'Europe occidentale devient chaque jour de plus en plus désespérée. Alors que chez nous la lutte se fait naturellement au profit de la campagne parce que nos villes ne sont qu'une fantaisie gouvernementale, en réalité, elles n'ont aucun sens, aucune force. Notre commerce s'effectue par l'intermédiaire des marchés mobiles (foires)... A quoi bon avoir des villes? Toute notre vie se passe à la campagne... Au nom de la vérité et du bien-être de la Russie, que les villages restent des villages !" <sup>29</sup>.

Les conjurations des adversaires de la croissance des villes n'ont été d'aucun secours. Nous avons vu que dès la fin des années 20, l'urbanisation en URSS s'est brusquement accrue, et si on se réfère à l'expérience occidentale, il fallait s'attendre également à des transformations qualitatives de la société, notamment à ce que se créent rapidement des classes moyennes urbaines. C'est ce qui s'est passé, dans un certain sens, en raison des lois de la convergence. On ne peut vivre dans un milieu urbain et industriel d'après les règles en usage à la campagne, avoir une structure sociale très simple, etc.

En résultat de la migration en masse des paysans dans la ville dans les années 20, et surtout dans les années 30, les générations des années 1920 sont devenues les premières de l'histoire du pays à avoir été dans la période de leur plus grande activité (à l'âge de 20 à 50 ans), citadines dans leur majorité. Mais c'étaient des générations urbaines qui comptaient à l'âge de 20 à 50 ans 3 à 4 anciens ruraux par citoyen de souche. On observait une situation analogue dans le groupe précédent des générations nées dans les années 1910.

Pour les générations plus vieilles, le rapport entre citadins d'origine paysanne et citadins de souche était de 2-3 contre 1, il était moindre en plein XIXe siècle. Il peut sembler qu'alors ce rapport n'était pas si important car les citadins restaient en minorité dans leurs générations jusqu'à la fin de leur vie. Mais il se peut que ce monolithisme relatif des citoyens peu nombreux nés dans les dernières décennies du siècle passé explique justement beaucoup de choses dans leur destin et dans celui de la Russie.

---

27. Kireevski I. V. Oeuvres complètes en deux volumes. Moscou, 1911, t. 2, p. 249 (en russe).

28. Fedorov N. F. Oeuvres. Moscou, 1982, p. 456 (en russe).

29. Ogarev N.P. Commissions pour établir la situation des paysans. - Kolokol, fasc. II (1859), p. 417.

L'époque la plus active de leur vie a coïncidé avec le début du XXe siècle et c'est alors qu'ils ont joué un rôle immense dans la vie politique et culturelle de notre pays. Citons quelques personnages des plus célèbres. Certains sont nés encore dans les années 1860 - début de 1870 et parfois même avant. Comme, par exemple, Vitte (1849), Milioukov (1859), Tchékhov (1860), Stolypine (1862), Kandinski (1866), Gorki (1868), Lénine (1870), Bounine (1870), Scriabine (1871), Denikine (1872), Martov (1873), Rakhmaninov (1873), Berdiaiev (1874), Koltchak (1874). Mais à côté d'eux ou derrière eux se tiennent de plus jeunes dont les dates de naissance tournent autour de 1880. Vrangél est né en 1878, Staline, Trotski et Savinkov - en 1879, Kerenski en 1881, Kamenev et Zinoviev en 1883. Appartiennent à cette même époque Malevitch (1878), Blok (1880), Bely (1880), Gontcharova (1881), Larionov (1881), Stravinski (1882).

Les hommes politiques, les idéologues, les hommes de la culture qui indiquent au peuple la voie à suivre, semblent parfois des êtres à part représentant leur propre personnalité, leur propre ambition et se distinguant par des dons individuels. Mais peut-on ne pas voir qu'ils sont profondément enracinés dans leur époque, liés intimement aux générations auxquelles ils appartiennent? Et peut-on saisir les mouvements des idées politiques ou culturelles, l'activité des personnalités marquantes ou les changements des instituts sociaux sans comprendre ce qui se passe avec les générations d'hommes qui se succèdent?

Comment ne pas se poser de questions sur le fait que l'idée de la révolution prolétarienne en Russie a illuminé la voie et souvent les exploits des hommes ayant appartenu aux générations aux neuf dixièmes paysannes? Même si le marxisme avait été mille fois une théorie juste, sous sa forme initiale il n'aurait pu être accepté dans ces générations que par une élite intellectuelle très peu nombreuse, par des personnes qui l'auraient comprise à leur manière et qui auraient compensé sincèrement à ces neuf dixièmes mais qui vivaient dans un espace socio-culturel fondamentalement différent du leur. Il a suffi à la "théorie révolutionnaire" de sortir du cadre des milieux élitaires et d'entrer en contact avec la masse paysanne et encore pis, avec l'idéologie et la psychologie des couches déclassées, marginales n'étant plus paysannes et pas encore urbaines pour se transformer irrémédiablement en quelque chose de tout à fait différent, en quelque chose à la Netchaiev, à la Ougrum-Bourtcheev, en nouvelle religion, Dieu sait en quoi. Au début du siècle, N. Berdiaev écrivait que le marxisme en Russie était passé par une transformation populiste<sup>30</sup> et c'est le moins qu'on puisse dire aujourd'hui quand le XXe siècle achève sa dernière décennie.

---

30. Berdiaev N. La vérité philosophique et la raison de l'intelligentsia. In: Vekhi. L'intelligentsia en Russie. Moscou, 1991, p. 35 (en russe)

Et les libéraux, sur quoi comptaient-ils? A l'époque de la fameuse réforme agraire, la génération de Stolypine était à 85% rurale, vivait surtout en communautés rurales. Ces paysans du "mir" et, en fin de compte, la société toute entière, étaient-ils prêts à changer totalement le paradigme de leur existence? On peut rendre responsable qui que ce soit de l'assassinat de Stolypine, mais la réforme de Stolypine n'a pas marché, car les paysans dans leur masse éprouvaient pour cette réforme une hostilité collective. Le monde rural défendait ses assises auxquelles il était habitué. Et la société qui y était enraciné rejetait tout naturellement les nouveautés "urbaines" que ce soit l'économie monétaire, les libertés civiles ou l'avant garde artistique.

Mais Stolypine et Milioukov, Lénine et Trotski, Tatline et Maïakovski ne sont pas tombés non plus du ciel. Les villes qui existent non pas dans "la fantaisie gouvernementale" mais qui ont engendré de nouveaux rapports bourgeois, tel est, à proprement dit, le sens du mot "urbain", apparaissaient en Russie. Qu'elles se développaient lentement, que la vie se modifiait peu, ne faisaient qu'exaspérer l'impatience des nouveaux citadins, qui avaient déjà pris goût à leur nouvelle existence, - nouvelle économie, nouveau sens civique, nouvelle esthétique. Peu nombreux mais extrêmement actifs, car ils étaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur la crête de l'histoire, ils se sont engagés dans la lutte contre le "vieux monde" et ont finalement remporté la victoire. Victoire qu'il est difficile aujourd'hui de distinguer d'une défaite.

Ils ont été remplacés par les générations des premiers citadins "de masse", nés dans les années 10-20. Pour les générations plus jeunes nées dans les années 1930 et plus tard, la supériorité numérique des citadins à l'âge de l'activité la plus intense grandissait sans cesse. Mais le rapport entre les citadins d'origine paysanne et les citadins de souche à cet âge se réduisait désormais constamment. Déjà pour les générations des années 30, ce rapport était de nouveau 2-3 contre 1 - comme pour les générations de la fin du XIXe siècle. Pour les cohortes plus récentes, même le rapport 2 contre 1 ne peut être atteint en aucune circonstance.

Ainsi, dans les années 1940-1950, nos villes furent envahies par les paysans d'hier. Tous ceux qui sont plus au moins au courant des événements récents qui ont eu lieu dans le pays, connaissent les dessous amers de cette conquête. Apportée en sacrifice au Moloch de l'industrialisation, privée de droits, tourmentée par la famine, vidée de son sang, ruinée par la guerre et pas seulement par elle, la campagne cherchait le salut dans les villes, servant là aussi ce même Moloch, portant le poids essentiel de la "construction du socialisme" et de sa défense. Le sens de la conquête dont il est question était loin d'être victorieuse. Simplement ceux qui se sont sauvés, qui ont survécu et se sont installés dans les villes, se sont retrouvés, pour un certain temps, en

très grande supériorité numérique sur les citadins de souche. L'influence et le pouvoir qui étaient concentrés dans les centres urbains se sont retrouvés de façon naturelle entre leurs mains

"Vous n'avez qu'à lire dans la presse soviétique les nécrologues de tous les fonctionnaires de la nomenklatura de la vieille génération quasi identiques, écrit M. Voslenski dans son étude de la "nomenklatura" soviétique, et vous verrez que l'écrasante majorité est originaire de la campagne. On peut voir sur l'exemple suivant le rapport entre les ouvriers et les paysans dans la nomenklatura: en 1946 il y avait dans la région de Minsk 855 dirigeants dont 709 paysans (environ 80%) et 58 personnes en tout issues de famille ouvrière <sup>31</sup>.

Après 1946, d'aucuns d'origine paysanne ont pu s'élever même plus haut que la nomenklatura de la région de Minsk. Le tableau 6 montre certaines données sur la constitution du Bureau politique du Comité Central du PCR(b)-PCU(b)-PCUS à diverses périodes allant d'octobre 1917 à mars 1990. On voit nettement la participation de plus en plus large de ressortissants de la campagne à la direction du parti et donc de l'Etat dans les années 60 et plus tard, à l'époque du leadership naturel des générations des années 1910-1930. En ce sens, l'époque khrouchtchévienne et postkhrouchtchévienne était on ne peut plus rurale. Le pouvoir à tous les niveaux dans une des plus grandes puissances se trouvait entre les mains de marginaux déclassés, de promus ("vydvizhentsy") d'origine paysanne.

Ainsi, le pays s'urbanisait mais les villes elles-mêmes se ruralisaient révélant des traits de développement urbain divergents par rapport à l'Occident. Théoriquement, on pouvait néanmoins s'attendre à ce que vivant dans le champ puissant de l'influence du milieu urbain, les citadins frais émoulus se mettent à changer rapidement, à s'approprier des valeurs urbaines, des normes de comportement, des critères esthétiques, etc. En réalité tout n'était pas aussi simple, car les tendances divergentes se faisaient jour également dans l'évolution du milieu urbain qui se développait sous l'influence de la mentalité et de l'esthétique des nouveaux citadins, hier encore paysans. Cela concerne même l'infrastructure des villes, leur architecture, la façon de mettre en valeur l'espace, etc.

"La ruralité" des villes russes sautait aux yeux encore dans le passé. Dans leurs impressions de voyage remontant à une époque assez lointaine, les étrangers racontaient: "au lieu de serrer leurs habitations les unes contre les autres comme les anciennes villes de France, d'Italie ou d'Allemagne, de former un monde entièrement distinct des campagnes, rempli d'hommes et des oeuvres de l'homme, les villes russes s'étaient et se répandaient dans les champs jusqu'à se confondre avec eux

---

31. Voslenski M. La nomenclature. Moscou, 1991, B. 140-141 (en russe).

laissant entre les maisons et les édifices publics de vastes espaces que la population ne peut remplir ni animer. Aussi pour le voyageur arrivant de l'Europe, la plupart des villes moscovites ont-elles quelque chose de vide, de désert, d'incomplet; elles font souvent l'effet de leurs propres faubourgs"<sup>32</sup>. Ces observations du temps passé n'ont pas perdu leur sens aujourd'hui. On ne trouvera aujourd'hui presque dans aucune ville du pays ni de véritable milieu urbain ni d'infrastructure urbaine, même Moscou et Pétersbourg perdaient de plus en plus leur aspect de capitale. Par ailleurs, les citoyens ne créent pas seulement le milieu urbain, mais ils sont aussi créés par ce milieu. Les ensembles monotones, peu expressifs qui s'étirent même dans les centres-villes, les rues qui se vident le soir, ne sont pas le meilleur endroit pour la formation de caractères actifs multidimensionnels, pour l'entretien de contacts humains diversifiés.

##### 5. Les jeux urbains de la répartition.

Et, néanmoins, la raison essentielle du développement divergent des villes soviétiques, qui donne un caractère si contradictoire aux fruits de l'intense urbanisation en URSS a été, certes, le système dominant du "socialisme féodal".

La ville moderne est le lieu par excellence du développement spontané des rapports monétaires et de marché, et c'est justement ce qui fait d'elle une force essentielle qui ne cesse d'exercer son influence sur l'individu. Le marché, l'argent qui ont existé de tous temps, deviennent à l'étape "urbain" un régulateur très puissant de toute la vie sociale. Sans le caractère universel de l'argent, il ne peut y avoir d'homme "urbain" universel. Et la "contradiction entre la quantité toujours définie et la qualité de puissance infinie de l'argent" dont parlait Marx<sup>33</sup> apparaît comme le reflet de la contradiction de l'existence d'un individu dans un monde de capacités universelles, et donc, dans un monde de choix permanents.

Exprimant la même pensée, Simmel soulignait qu'"à toutes les époques les grandes villes étaient une zone d'économie monétaire" et liait à cette particularité le type même de la personnalité du citoyen, homme rationnel. "L'homme purement rationnel est indifférent à tout ce qui est proprement individuel, parce que les rapports et réactions de cet ordre sont inépuisables au regard de la logique, tout comme dans le principe monétaire l'individualité des phénomènes n'entre pas en ligne de compte"<sup>34</sup>. "Le citoyen type, qui est naturellement le jouet de mille modifications individuelles, se crée un organe protecteur contre le

32. Leroy-Beaulieu A. L'empire des tsars et les russes. Paris, 1990, p. 225.

33. Marx K. Le Capital. Moscou, 1982, v. 1, p. 135.

34. Simmel G. Métropoles et mentalité. - In: Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, L'école de Chicago, Aubier, Paris, 1984, p. 63.

déracinement dont le menacent les courants divergents de son milieu externe: plutôt qu'avec le coeur il réagit à tout essentiellement avec l'intellect, à qui l'éveil de la conscience, comme c'est la même cause qui les a engendrées, donne l'avantage dans l'appareil psychique"<sup>35</sup>.

L'urbanisation intense de la période soviétique s'accompagnait de tout ce que l'on veut sauf du triomphe des rapports de marché. Elle donnait plutôt toutes les raisons de parler du triomphe - et de l'échec complet- du principe de la répartition centralisée.

Tout comme l'industrie et l'agriculture, les villes étaient exclues, peut-être même dans une mesure encore plus grande, de la sphère de la régulation de marché. On estimait que c'étaient aux organes de planification centralisée de régler "sur un fondement scientifique" la question de savoir quel genre d'usines il fallait construire et à quel endroit. Mais en réalité, faute de marché, permettant de juger de l'offre et de la demande, des dépenses, etc., ces organes n'avaient tout simplement pas de critères objectifs pour prendre des décisions. Par contre, on avait toute liberté pour s'adonner à des évaluations subjectives, à des pressions politiques, à la corruption, etc. La répartition des investissements dans l'industrie urbaine et l'économie urbaine se faisait arbitrairement, au gré du hasard.

Certes, l'économie s'est vengée de ce que ses lois ont été violées. La toute puissance de la planification étant une fiction, elle dégénéra en chaos et en absence de contrôle. En 1931, le Comité Central du PC(b), qui était alors le maître absolu du pays, avait entériné un décret "Sur l'aménagement de la ville de Moscou et sur l'amélioration de l'aménagement des villes de l'URSS" où il "estime qu'il n'est pas utile d'entasser un grand nombre d'entreprises dans les centres urbains importants existant et propose dans l'avenir de ne pas construire dans ces villes de nouvelles entreprises industrielles, de ne pas les construire, en premier lieu, à Moscou et Leningrad à partir de 1932"<sup>36</sup>. Depuis, furent adoptées de multiples résolutions du même genre, étendant constamment le nombre de villes dans lesquelles il fallait limiter la construction industrielle (c'est ainsi que fut adoptée en 1956 une résolution du gouvernement sur l'interdiction de procéder à des constructions industrielles dans 48 grandes villes et de les limiter encore dans 23 villes) et des torrents de larmes furent versés par les publicistes et les scientifiques parce que ces résolutions n'étaient jamais mises en pratique. Elles ne pouvaient pas d'ailleurs être mises en pratique vu que, par leur idéologie et leur méthodologie, elles se

35. Ibid.

36. Sur l'aménagement de la ville de Moscou et sur l'amélioration de l'aménagement des villes de l'URSS - In: Le PCUS dans les résolutions et les décisions des congrès, conférences et séances

distinguaient peu des recommandations de Kireevski citées plus haut d'interdire "l'implantation de fabriques dans l'enceinte des villes et surtout des capitales".

Cette même stérilisation des mécanismes de marché avait lieu dans la vie quotidienne des citoyens. Un jour, Stolypine cita dans une de ses interventions à la Douma d'Etat les paroles de Dostoïevski "L'argent, c'est la liberté frappée"<sup>37</sup>. L'écrasement de l'économie monétaire, l'exclusion presque intégrale du développement urbain de la sphère de son influence, le remplacement des "jeux de l'échange" par des "jeux de répartition" ont abouti à une absence de liberté aussi bien pour les citoyens que pour les non citoyens.

La manifestation la plus claire de cette absence de liberté fut la "propiska" (autorisation de résidence) et les limitations qui y étaient liées. Elles apparurent en 1932 à l'aube de l'urbanisation soviétique avec l'introduction des passeports. Ce n'était pas une mesure tout à fait nouvelle pour la Russie. Après l'abolition du servage, le paysan ne pouvait gagner la ville même provisoirement à la recherche d'un gain sans papier qu'il ne pouvait obtenir que sur le consentement de la communauté rurale et du maître de la cour paysanne ("dvor"). Ce papier n'était délivré que pour un délai déterminé et pouvait ne pas être prolongé ou pouvait même être repris avant l'expiration du délai. Il était encore plus difficile de quitter la communauté rurale pour entrer dans un des ordres urbains. Les règles qui existaient se fondaient sur "la non reconnaissance de la liberté de déplacement pour les paysans, fixaient leur dépendance à l'égard du "mir", de l'administration du village et du volost, parfois même du conseil de province chargé des affaires des paysans, leur soumission au sein de la famille. En réalité, les règles officielles étaient constamment aggravées par des chantages constants et des exactions illégales"<sup>38</sup>.

A la fin du XIXe siècle, tout cela était envisagé comme des séquelles du servage, suscitait des protestations constantes de la part des forces politiques les plus diverses. Au début des années 1930, l'expérience de l'administration tsariste, qui semblait avoir été oubliée, s'avéra de nouveau utile. Pour vivre dans la ville, il fallait avoir un passeport intérieur avec un tampon donnant droit à la "propiska". Cette dernière était de plus en plus limitée dans la plupart des villes, ce qui fait que non seulement un paysan ne pouvait s'y installer (très longtemps le paysan n'avait pas de passeport), mais un citoyen ne pouvait librement déménager d'une ville à l'autre. Dans le meilleur des

---

plénières du C.C. 1898-1970. Moscou, 8e éd., v. 4, p. 554 (en russe).

37. Stolypine P. G. Nous avons besoin d'une grande Russie... Discours dans la Douma d'Etat et le Conseil d'Etat de 1906-1911. Moscou, 1991, p. 105 (en russe).

38. Ryndziounski P. G. Op. cit., p. 209.

cas, il ne pouvait le faire qu'en faisant un échange d'appartement, démontrant une fois de plus les possibilités des rapports d'économie naturelle au XXe siècle.

La "propiska" n'était pas simplement une mesure policière, comme on le pense parfois, mais une partie ingénieuse du mécanisme de répartition directe prétendant supplanter de la pratique sociale les mécanismes intermédiaires du marché. Elle était en quelque sorte un privilège appartenant à l'ordre du citoyen, car elle donnait le droit d'obtenir un appartement gratuit, de profiter de toutes sortes d'avantages que présente la ville et qui étaient différents selon les villes, etc. En général, la "propiska" est une excellente illustration des formes hideuses unissant les nouvelles acquisitions de l'urbanisation (les villes-centres industriels d'un million d'habitants) aux formes archaïques du Moyen-Age (répartition directe sous la forme naturelle, absence de liberté de déplacement, etc.).

Encore tout dernièrement, la plupart des Soviétiques ne savaient pas ce qu'était la vente immobilière. Le marché des logements avait pratiquement disparu: les logements se répartissaient, étaient "attribués". On était, de surcroît, fier de la gratuité des appartements, du coût très bas des services communaux.

Pourtant quelqu'un devait bien payer pour tout cela. C'étaient, certes, tous les "travailleurs" qui le payaient (y compris les paysans qui n'avaient pas droit au logement urbain) par le biais des retenues évidentes et non évidentes sur leurs gains et là il n'y avait aucune exception. Mais quel logement l'homme recevait-il et le recevait-il en général, cela dépendait d'un grand nombre de hasards ou de décisions subjectives qui étaient tout à fait incontrôlables par le citoyen.

#### **6. Les nouvelles couches urbaines.**

L'absence de couches "moyennes" sociales urbaines est peut être la conséquence la plus importante de la voie particulière prise par l'urbanisation soviétique.

Encore Pierre le Grand et Catherine II s'attachèrent à "former une classe moyenne, une bourgeoisie à l'europpéenne"<sup>39</sup>. "Catherine II était préoccupée de l'ainsi dit tiers-état; ce tiers-état, autrement dit, la couche artisan-industrielle urbaine, était, comme chacun sait, un mot à la mode en Europe occidentale...; les libéraux d'alors fondaient tous leurs espoirs sur le tiers-état"<sup>40</sup>. Klioutchevski cite un extrait d'une lettre de Catherine II à sa correspondante française Mme Geoffrin qui voulait convaincre l'impératrice de la nécessité du tiers-état: "Je vous promets, encore une

---

39. Klioutchevski V. Cours d'histoire russe. Moscou, 1937, t. 5, p. 358 (en russe).

40. Ibid, p. 162.

fois, d'y penser; mais comme il me sera difficile de créer ce tiers-état en Russie"<sup>41</sup>.

L'impératrice savait ce qu'elle avançait. L'idée de la création d'un tiers-état puissant était au nombre des "propositions et des rêves" de Catherine II qui, pour reprendre les paroles de Klioutchevski, "furent rejetées par la vie même comme quelque chose de surperflu"<sup>42</sup>. "Nous ne pouvons savoir, écrivait-il, dans quelle mesure les succès remportés par la classe urbaine sous Catherine II étaient dus à ses soins, et dans quelle mesure, la Russie le devait au cours des événements, toutefois ces succès devenaient visibles, seulement ils ne justifiaient pas notre attente... La classe urbaine représentait 1/25 de l'ensemble de la population imposable de l'empire"<sup>43</sup>.

La Russie connut encore plus d'une fois des espoirs injustifiés au sujet du tiers-état.

Leroy-Beaulieu, par exemple, exprimait non sans raison l'espoir (partagé alors par beaucoup en Russie et en dehors de ses limites) que les réformes d'Alexandre II et le développement bourgeois général du pays modifieraient la situation, conduiraient, finalement, à l'apparition d'une "classe moyenne puissante, d'une grande et peut-être plus encore d'une petite bourgeoisie, servant d'intermédiaire entre les idées d'en haut et les besoins d'en bas. C'est ainsi seulement que pourra prendre fin le dualisme social, le schisme moral qui depuis Pierre le Grand est l'un des maux de la Russie, et qui entrave l'abrogation des privilèges et des progrès de l'égalité. Alors seulement cette nation, divisée en elle-même, et aujourd'hui encore coupés en deux parties, séparément impuissante, pourra donner à l'Europe la mesure de son génie"<sup>44</sup>.

Rendons hommage, cependant, à la perspicacité de l'historien français qui avait douté il y a plus de cent ans que le tiers-état pût prendre racine en Russie. "Que Dieu nous garde d'accomplir un tel souhait!" s'écrieront bien des Russes. Aristocrates ou démocrates, beaucoup en effet sont disposés à prendre en mauvaise part cet inoffensif mot de 'bourgeoisie' qu'ils nous ont emprunté, et dont, à l'égard de l'Occident, ils abusent souvent de la plus étrange manière... Ils n'ont pas assez de dédains pour notre société et notre civilisation 'bourgeoises', pour nos libertés et notre régime 'bourgeois'. Ils sont volontiers fiers de n'avoir rien de pareil, ils ne se soucient pas de nous ressembler en ce point. Dans leurs prétentions à l'unité et à l'homogénéité sociale, dans leur antipathie systématique pour les distinctions de classes, ils regardent la bourgeoisie comme une sorte de caste nouvelle ou d'oligarchie ennemie du peuple, sans voir que la fusion des diverses classes, après laquelle ils soupirent, a

---

41. Ibid., p. 163.

42. Ibid., p. 358.

43. Ibid., p. 162-163.

44. Leroy-Beaulieu A. Op. cit., p. 243.

nécessairement pour effet la formation d'une bourgeoisie, indépendante de tous les préjugés de caste, et seule capable de réaliser dans la nation cette unité morale qui leur tient tant à coeur<sup>45</sup>. Les observations de l'étranger coïncidaient avec l'opinion en cours dans le pays. "Les mots "bourgeois", "bourgeoisie" avaient en Russie un caractère négatif alors qu'en Occident ils signifiaient une situation sociale honorable..."<sup>46</sup>.

Pendant des décennies, nombreux furent ceux qui virent dans le faible développement des villes, dans l'absence en Russie d'une bourgeoisie la marque de son originalité, le gage de ce que le pays suivra une voie différente de celle de l'Occident. Lorsque Struve, par exemple, émet la conviction dans les "Repères" ("Vekhi") qu'au cours de l'évolution économique l'intelligentsia russe "s'embourgeoisera" et qu'elle "entrera dans le système social existant, se fondant dans les différentes classes de la société"<sup>47</sup>, cela suscita aussitôt une protestation. "Le développement du capitalisme devra-t-il conduire à ce que l'intelligentsia russe "s'embourgeoise", se pénètre d'esprit petit bourgeois?", interroge M. Tougan-Baranovski<sup>48</sup>, rappelant les paroles de Herzen que l'esprit petit bourgeois est une forme définitive de la civilisation occidentale. "La petite bourgeoisie" est l'ennemi N1, son absence en Russie est un objet de fierté incompréhensible de presque tous les courants de l'opinion. Les philosophes russes et les économistes les plus éclairés ne voulaient pas voir que la "petite bourgeoisie" de type occidental en Russie n'existait pas encore. Ils étaient convaincus que l'absence de la petite bourgeoisie russe n'était pas la conséquence d'un faible développement des villes, du mode urbain de vie et de traditions urbaines dans une société rurale, mais c'est tout juste si ce n'était pas un trait métaphysique du peuple russe, de plus un trait positif, capable de justifier les plus grandes incongruités de la vie du pays. "Dans les manifestations les plus profondes de son âme, le peuple russe est le peuple le moins petit bourgeois, le moins déterminé, le moins attaché à des formes rigides de vie, le plus indifférent à des formes stables d'existence. Par ailleurs, la façon même de vivre du peuple russe... était si repoussante qu'aucun peuple de la civilisation occidentale ne pouvait même se l'imaginer. Mais la vie bourgeoise n'était pas pour eux en odeur de sainteté"<sup>49</sup>.

En soulignant que la petite bourgeoisie en Europe occidentale avait joué pendant des siècles "un rôle

45. Ibid.

46. Berdiaev N. L'idée russe (problèmes essentiels de la pensée russe au XIXe siècle et au début du XXe siècle) Paris, 1946, p. 198-199 (en russe).

47. Struve P. B. L'intelligentsia et la révolution. In: Vekhi, p. 120.

48. Tougan-Baranovski M. I. L'intelligentsia et le socialisme. In: Vekhi, p. 150 (en russe).

49. Berdiaev N. L'idée russe..., p. 198-199.

intermédiaire entre les classes supérieures et les masses populaires et qu'elle avait regroupé toutes les couches de la population en une seule et unique culture nationale"<sup>50</sup>, Tougan-Baranovski soulignait que là elle avait été "pleinement la créature du régime urbain corporatif que la Russie n'avait pas du tout connu même en germe"<sup>51</sup>. Il y avait, certes, en Russie des marchands et des industriels mais, par leur origine, leur situation dans la société et l'Etat, leur influence, leur esprit d'indépendance, ils étaient loin du bourgeois occidental. Richard Pipes a eu toutes les raisons d'intituler le chapitre du livre, qui leur a été consacré "La bourgeoisie qui n'a pas existé"<sup>52</sup>. Mais est-ce que cela signifiait qu'elle n'existerait pas?

Peut-on éviter la "petite bourgeoisie" uniquement parce qu'elle n'est pas attrayante? On peut accepter facilement la critique que fait du petit bourgeois Herzen, cet aristocrate-démocrate et de nombreux autres adversaires du caractère "bourgeois" qui ne sont pas seulement des Russes. Il est plus difficile de se représenter comment une société postféodale peut être socialement structurée sans ces petits bourgeois vulgaires, sans ces petits propriétaires cupides et égoïstes, ayant toujours en vue leurs intérêts, sans leur politiciens pragmatiques qui redoutent les excès, en d'autres termes, sans ces couches intermédiaires, sous tous les rapports moyennes.

Certes, un fermier ou un boutiquier ne sont pas des grands d'Espagne. Combien de fois ils se sont rassemblés en foules fanatiques, participant à des marches aux flambeaux, soutenant les régimes totalitaires. Aucune intention de notre part d'idéaliser le petit bourgeois qui est souvent vraiment très peu sympathique. Il ne s'agit pas en général d'individu particulier mais d'une couche sociale qui, étant parvenue à une certaine maturité, commence, dans ses propres intérêts, à jouer un rôle stabilisateur dans les sociétés de type moderne. L'histoire de leur formation c'est l'histoire de "la classe moyenne" qui "ne faisait que défendre ses propres intérêts, et comme ces derniers exigeaient une législation et la défense des droits de l'individu, il luttait pour une organisation sociale répondant aux idéaux auxquels on a donné plus tard le nom de libéraux. Puisqu'il en était ainsi, il faut supposer qu'entre le faible développement de la légitimité et de la liberté de l'individu en Russie, ce qui est devenu une fable, et l'impuissance ou l'apathie de sa classe moyenne, il existe un lien loin d'être superficiel"<sup>53</sup>.

La population urbaine de l'URSS et de ses successeurs est comme par le passé faiblement différenciée sur le plan richesse et socio-professionnel.

50. Ibid., p. 420

51. Ibid., p. 421.

52. Pipes R. La Russie sous l'ancien régime. Cambridge, Mass., 1980, p. (en russe)

Il y a plus de cent ans, Leroy-Beaulieu a attiré l'attention sur l'extrême pauvreté de la scène urbaine sociale russe avec ses représentants de professions libérales: juristes, médecins, écrivains, professeurs, ingénieurs, notaires, etc. "La Russie n'a jamais connu cette noblesse de robe qui, par le rang et l'esprit, tenait déjà une si grande place dans notre ancienne France... La Russie de la première moitié du XIXe siècle était encore, sous ce rapport, en arrière de la France du XVIIe siècle<sup>54</sup>.

L'URSS à la fin de 1980 n'a pas encore rattrapé la France de cette lointaine époque. Il est fort possible que l'on peut trouver dans des villes de plus d'un million d'habitants comme Kharkov, Nijny-Novgorod ou Iekaterinbourg des milliers d'ingénieurs de spécialités les plus diverses. Mais la différence entre un physicien et un chimiste n'est pas fondamentale sur le plan social. Quant à "la noblesse de robe", la situation n'est toujours pas brillante. Le statut d'avocat, de juge, de juriste ou de notaire était très bas, leur rôle insignifiant. Les "banquiers" ou les "courtiers" ont toujours eu pour nous une résonance exotique. Et pourtant leur activité est liée à quelque chose de plus important que la technologie du traitement du métal ou la création d'un réacteur nucléaire. Ils sont des spécialistes dans la technologie de la vie dans une société complexe. Cette technologie est, certes, partout imparfaite mais elle a ses know-how engendrés par des siècles de développement de la civilisation urbaine moderne.

Il va sans dire que l'industrialisation et l'urbanisation accomplissaient leur oeuvre, la diversité interne du système social s'est enrichi, la formation de couches urbaines moyennes a relativement progressé au sein de la société soviétique également. Mais que représentent les nouvelles couches urbaines du point de vue social et socio-culturel?

S'il faut parler de la population urbaine en général, le caractère socio-culturel marginal saute aux yeux.

Les migrations rurales dans les villes sont un exemple classique d'une marginalisation de l'homme, source de nombreux syndromes de désadaptation sociale. En URSS comme partout ailleurs, le paysan d'hier ne devenait pas automatiquement un "citadin", une personne individualisée. Ce n'était au début, qu'une transformation formelle, ce qui entraînait des tensions sociales immenses dont on n'était pas toujours conscient.

Des générations entières, des dizaines de millions de personnes se marginalisaient. D'une part, cela conduisait inévitablement à la destruction rapide des stéréotypes socio-culturels de groupes, qui s'étaient élaborés au cours des siècles, à leur disparition. La

---

53. Ibid., 253-254.

54. Leroy-Beaulieu A. Op. cit., p. 225, 240.

mémoire sociale se perdait, et, par conséquent, le fondement sur lequel se forme naturellement la diversité des modèles culturels individuels se transmettant de parents à enfants, d'une génération à l'autre. D'autre part, l'exigence de la vie urbaine - l'individualisation de la personnalité - était difficilement acceptée par les générations élevées sur les principes ruraux de fidélité aux stéréotypes de groupe. Tout le processus de l'héritage social était désorganisé, et la société était désorientée.

Il est naturel qu'avec l'enracinement des anciens paysans, leurs enfants et leurs petits-enfants dans les villes, leur intégration de plus en plus complète dans le système des liens urbains en évolution, la marginalité se dissipe peu à peu. On serait donc en droit d'espérer leur "embourgeoisement" de plus en plus intégral, leur transformation dans ces couches moyennes dont rêvaient encore Pierre le Grand et Catherine II.

On ne saurait cependant oublier l'imperfection des liens internes de la société urbaine soviétique qui n'était développée, pour l'essentiel, que dans la mesure où l'était la division du travail. Elle rend le personnage du spécialiste, c'est-à-dire d'un homme ayant acquis un capital personnel qu'on ne peut lui retirer - des connaissances, une spécialité, une qualification - largement répandu même s'il n'est pas courant. C'est sur cet acquis, surtout s'il s'agit de professions assez rares, intellectuelles ou créatrices, que se base l'indépendance personnelle qui donne naissance à l'autoconscience civique des classes moyennes.

Mais encore au début du siècle, P. Milioukov, en se penchant sur l'avenir des classes moyennes en Russie, écrivait que "le tiers-état à notre époque se forme avec les éléments les plus disparâtres du passé russe: c'est en lui que s'élaborent les forces qui ont créé la civilisation de l'Europe contemporaine: la force du

capital et la force des connaissances"<sup>55</sup>. Une de ces forces était inexistante à l'époque soviétique. Il n'y avait pas de "capital", de propriété, il n'y avait pas d'indépendance économique si typique des couches classiques moyennes dans les sociétés de type occidental. Tous nos spécialistes, à quelques exceptions près, - de la jurisprudence ou du jazz, au commerce ou à la haute couture - étaient des employés d'Etat. A. Amalrick avait parlé de ce "paradoxe de la classe moyenne" dans son célèbre "L'Union Soviétique survivra-t-elle en 1984?". "Comme dans notre pays, nous travaillons tous pour l'Etat, tout le monde a une mentalité de fonctionnaire: les écrivains, membres de l'Union des écrivains, les savants qui travaillent dans un institut d'Etat, les ouvriers ou les kolkhoziens l'ont au même degré que les fonctionnaires du K.G.B ou du M.V.D. Bien évidemment ce que l'on appelle la "classe moyenne", non seulement n'est pas une exception sous ce rapport, mais elle est précisément la plus marquée par cette psychologie, à ce qu'il me semble, en raison de son contexte social. Beaucoup de membres de cette classe sont justement des fonctionnaires du parti et de l'Etat ... Bien que nous trouvions déjà dans notre pays un milieu social auquel les principes de liberté individuelle, de légalité et de gestion démocratique pourraient être compréhensibles, ... ce milieu est dans sa masse si médiocre, sa pensée si "fonctionnarisée"..., que le succès d'un mouvement démocratique appuyé sur une telle couche sociale reste tout à fait problématique"<sup>56</sup>.

Ces lignes écrites par Amalrik en 1969 ont été, hélas, prophétiques. Rien ne s'est mieux révélé ces dernières années que la médiocrité du milieu social sur laquelle devait, semble-t-il, s'appuyer la démocratie russe qui renaissait (ou naissait?) tout comme la médiocrité de ses représentants même les plus marquants. Et encore une fois ils n'en sont pas fautifs. Telle est la société, tels sont les hommes. Et la société est toujours encore intermédiaire, semi-urbaine, semi-rurale.

Certes, beaucoup de choses ont changé. La modernisation de la société soviétique l'a fait avancer bien loin par rapport à ce qu'elle était à la lisière de la deuxième et troisième décennie du XXe siècle y compris dans sa transformation en société urbaine. Mais du fait de la contradiction interne du modèle soviétique d'urbanisation n'a été créée, pour ainsi dire, que l'enveloppe matérielle d'une nouvelle société urbaine. Elle recèle encore en elle beaucoup d'éléments ruraux. Cela se rapporte aussi bien aux régulateurs dominants de l'activité humaine qu'au système des valeurs, à la mentalité des habitants des villes. Ayant repris leur place initiale les "...bourgeois" de Pierre le Grand et de Catherine II ne signifient toujours pas l'apparition

55. Milioukov P. Essais sur l'histoire de la civilisation russe. Partie I. Moscou, 1918, p. 251.

56. Amalrick. A. L'Union Soviétique survivra-t-elle en 1984? Paris, 1977.

de "péterbourgeois" ou " de "iekaterinbourgeois". C'est une *population* urbaine, certes, mais pour une *société* urbaine elle est encore trop peu structurée, trop faiblement différenciée, les couches urbaines moyennes, au sens strict de ce mot, ne sont qu'à peine esquissées. Et néanmoins aujourd'hui comme peut être jamais auparavant, il est clair que l'on ne saurait se passer de ces couches, de ce "tiers-état", que l'on ne saurait sans eux insuffler une nouvelle vie dans les colosses de pierre et de métal des villes et des usines, qui ont coûté la vie aux révolutionnaires et aux premières générations de paysans qui ont vécu après la révolution.

Mais comme il nous sera difficile de créer ce tiers-état en Russie!

Миронов Б.Н. Русский город в 1740-1860-е годы: демографическое, социальное и экономическое развитие. Л., "Наука", 1990

Тихонов Б.В. Переселения в России во второй половине XIX в. М., 1978

Рындзюнский П.Г. Крестьяне и город в капиталистической России второй половины XIX века. (Взаимоотношение города и деревни в социально-экономическом строе России). М., 1983

Рашин А.Г. Население России за 100 лет. М., 1956

Население СССР. 1987: Статистический сборник. М., 1988

Андреев Е.М., Дарский Л.Е., Харькова Т.Л. - В кн: История населения СССР 1920-1959. Госкомстат СССР. Экспресс-информация. Серия "История статистики", вып. 3-5 (Часть I)

Всесоюзная перепись населения 1937 г. Краткие итоги. Институт истории СССР. М., 1991

Чаадаев П.Я. Полное собрание сочинений и избранные письма. Т. 1. М., 1991

Киреевский И.В. Полное собрание сочинений в двух томах. М., 1911

Федоров Н.Ф. Сочинения

Огарев Н.П. Комиссии для составления положений о крестьянах. - Колокол, вып. II (1859)

Бердяев Н. Философская истина и интеллигентская правда. - В кн.: Вехи. Интеллигенция в России. М. 1991

Восленский М. Номенклатура: господствующий класс Советского Союза. М., 1991

О московском городском хозяйстве и о развитии городского хозяйства в СССР. - КПСС в резолюциях и решениях съездов, конференций и пленумов ЦК. 1898-1970.

Столыпин П.А. Нам нужна великая Россия... Полное собрание речей в Государственной Думе и Государственном Совете 1906-1911. М., 1991

Ключевский В. Курс русской истории. М., 1937

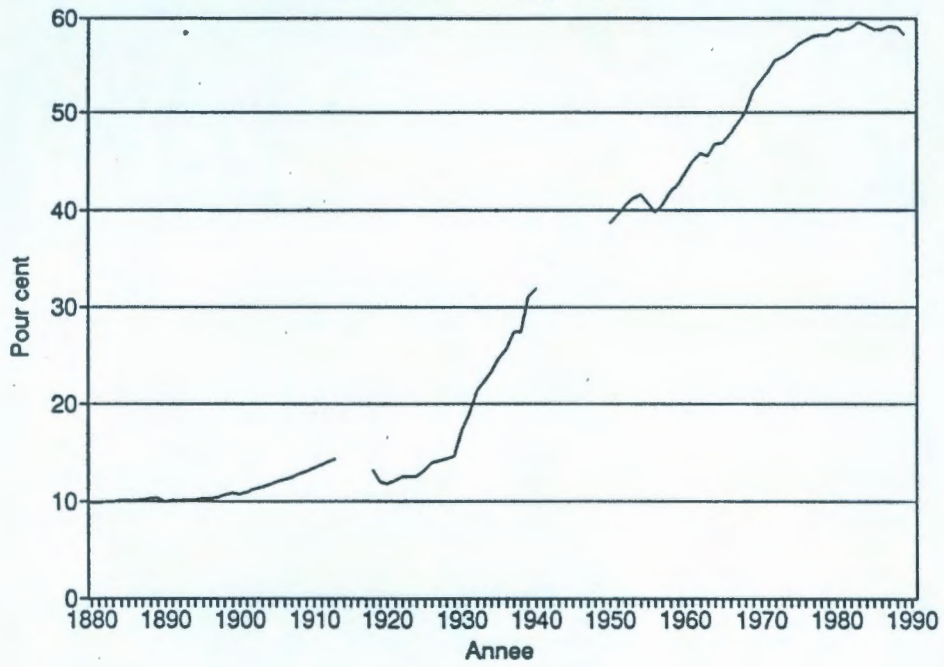
Н. Бердяев. Русская идея (Основные проблемы русской мысли XIX века и начала XX века). Париж, 1946

Струве П.Б. Интеллигенция и революция. - В кн.: Вехи. Интеллигенция в России. М. 1991

Пайпс Р. Россия при старом режиме. Кембридж, Массачусетс, 1980

Милуков П. Очерки по истории русской культуры. Часть I. Население, экономический, государственный и сословный строй. М., 1918

**PART DES NAISSANCES URBAINES  
EN RUSSIE-URSS, en %**



**PART DES CITADINS A DES AGES DIFFERENTS  
PAR GENERATIONS RN URSS, en %**

